LE MARIAGE
DU CAPUCIN,
COMÉDIE,
EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

Du Citoyen VOLMERANGES.

Représentée à Paris sur le théâtre de Louvois, l'an VI.



A MARSEILLE,
Chez les Marchands de Pièces de Théâtre.

AN SEPTIÈME.

PERSONNAGES.

JULIE DESBOIS, amante de Dorsainville, et maitresse d'hôtellerie.

DORSAINVILLE, officier, ancien amant de Julie, déguisé en capucin.

AUGUSTIN, } leurs enfans.
CHARLOTTE, }

DORSAINVILLE, jeune officier.

ROCHEMONT, clerc de precureur, déguisé en officier.

MARGUERITE, vieille domestique de madame Desbois.

BRILLANT, gascon, perruquier.

Un Officier de Maréchaussée.

Gardes de la Maréchaussée.

Domestiques et Servantes.

La Scène est sur la frontière du Piémont.

LE MARIAGE DU CAPUCIN,

COMÉDIE.

ACTE I.

Le théâtre représente la salle commune de l'hôtellerie de madame Desbois ; à droite est une toilette.

SCENE PREMIERE.

MARGUERITE *seule, se tenant à la porte d'où elle semble parler à quelqu'un.*

Adieu, messieurs, bon voyage ; portez-vous bien.

Enfin, les voilà partis. Je croyois que je ne ferois pas ma toilette aujourd'hui. (*elle se place à sa toilette.*) Que ce bonnet me va mal ! Je suis pourtant encore passable. Un peu de poudre... je ne suis pas à dédaigner. Il y a vingt ans cependant j'étois mieux. Le tems ! le tems ! quel ravage il fait sur la beauté ! Si mon amoureux m'avoit vue alors, heim ! essayons un peu ce ruban. Bon ! allons, je puis encore faire des conquêtes. Mais ce maudit Brillant ne vient pas ; le chocolat cependant est prêt, je lui ai dit que nous déjeûnerions ensemble. En attendant, faisons notre compte. (*elle compte de l'argent.*) Bon ! quand ma maitresse sera habillée, je lui donnerai son argent. Elle repose, tant mieux, je veille pour elle. Elle est bien à plaindre ; depuis dix ans que je suis à son service, je ne l'ai pas vue un seul jour

sans pleurer, et pourquoi? c'est là ce que j'ignore, elle pleure en embrassant ses deux enfans qu'elle élève avec un soin particulier; leur éducation est distinguée. A l'âge de onze et douze ans ils sont fort instruits, et même ils sont fort aimables. — Madame est riche, et il faut être juste, madame le mérite bien. Cet hôtel est bien achalandé, et malgré ses aumônes journalières (car les pauvres y sont reçus pour rien), elle s'enrichit. — Mais d'où vient son chagrin, est-elle veuve? Qui est le père du garçon et de la fille? Elle a un portrait qu'elle regarde souvent, ce n'est pas ce portrait qui est la cause..... Hé! que sait-on? je m'y perds. Mais je voudrois bien savoir son secret. — Allons! mademoiselle Marguerite, réprimez votre curiosité, elle vous laisse l'autorité dans la maison, c'est assez: vous devez vous taire, entendez-vous? Oh! je me tairai. — Mais l'heure s'avance, voyez si ce damné gascon viendra. Oh! l'amour, l'amour me donne furieusement d'inquiétude. Mais pourquoi aimer à mon âge? Quelle folie! Marguerite, tu t'en repentiras, mon enfant, tu t'en repentiras. Mais peut-être ce perruquier est d'un bon caractère, et quand il sera mon mari, ce sera *bien pis;* et quand nous serons mariés, je le gronderai, je lui commanderai, il m'obéira, et nous ferons le plus joli ménage du monde...

SCENE II.

MARGUERITE, BRILLANT, *entrant en fredonnant une chanson gasconne.*

BRILLANT.

Hé! von jour donc, madémoisellé Marguerite.

MARGUERITE, *un peu froidement.*

Bon jour, monsieur Brillant.

BRILLANT.

Délicés dé mon ame, jé bous troubé célesté cé matin.
L'auroré qui sé lèbé est moins bermeille qué bous.

MARGUERITE.

Allons, allons, trève de compliment.

BRILLANT.

Bous abez l'air fâché.

MARGUERITE.

Il vous convient bien de vous faire attendre par une fille comme moi. Mort de ma vie ! si je m'en croyois, je jeterois le chocolat dans les cendres.....

BRILLANT.

Oh ! non ! né faités pas cela, ma pétité : lé vien que l'on perd né sé rétrouvé pas.

MARGUERITE.

Vous ne pouviez pas venir plutôt ?

BRILLANT.

Lé sommeil s'appésantissoit sur mes paupières, et les songés flattûrs voltigeoient autour dé moi. C'étoit bous qui occupiez.....

MARGUERITE.

Moi !

BRILLANT.

J'étois loin dé bous, ma fauvette, mais j'étois près dé bous.

MARGUERITE.

Près de moi ! comment donc ça ?

BRILLANT.

Ecoutez ; la bérité ba sortir de ma vouche.

MARGUERITE.

La vérité dans la bouche d'un gascon ! Nous sommes dans le siècle des prodiges.

BRILLANT.

Bous né mé sortez pas de l'idée ; le jour, la nuit, jé né pense qu'à bous.

MARGUERITE.

Le bon original ! Vous, amoureux ! vous ne l'avez jamais été.

BRILLANT.

Ah ! puissé la fin de mon songé, débénir une réalité.

MARGURITE.

Eh ! que signifioit-elle ?

BRILLANT.

Qu'aujourd'hui, bous me donniez la main.

MARGUERITE.

Moi !

BRILLANT.

Bous même, succulenté créature ! je rêbois que bous

MARGUERITE.

Paix, ce ne sont pas nos affaires.

BRILLANT.

Hé vien ! parlons dé notré mariage.

MARGUERITE.

Ce sera quand vous voudrez.

BRILLANT.

Démain, oui démain, car jé vous aimé ; jé brûle, moi.

MARGUERITE.

Votre feu est donc bien vif.

BRILLANT.

C'est un vûcher ardent que je porté dans mon cûr.

MARGUERITE.

Quel original ! Il me fait rire avec son bûcher.

BRILLANT.

Rien n'est comparavle à mon ardûr. — Madémoiselle Marguérite, j'ai un pétit service à bous demander.

MARGUERITE.

Qu'est-ce que c'est ?

BRILLANT.

Jé crains d'être importun. Mais dans lé bésoin, on né peut s'adresser qu'à ses amis.

MARGUERITE.

Au fait.

BRILLANT.

J'aurois affairé d'une soixantainé dé francs. Né pourriez-bous pas mé les préter ?

MARGUERITE.

Oh ! non, non, vous êtes un mauvais sujet, vous jouez, vous allez au cabaret, et mon argent seroit perdu.

BRILLANT.

Oh ! vous mé tassez (taxez) injustement.

MARGUERITE.

Injustement ! Il n'y a qu'à vous croire.

BRILLANT.

Ancien militaire, ma plus vellé (belle) parure est l'habit d'uniforme. Le domestique d'un officier m'a bendu son equipage en entier, je lui ai donné un à-compté, et je lui ai promis pour démain lé resté, jé né beux pas manquer à ma parole.

MARGUERITE.

A la bonne heure; tenez, il y a dans cette bourse la somme que vous demandez. Allez, et songez à me le rendre le plus promptement que vous pourrez.

BRILLANT.

Bous êtes charmante, bous êtes trop charmante. Comptez sur ma réconnoissance. Jé mé passérai plutôt dé voire et dé manger, pour bous lé rendre ézactement.

MARGUERITE.

Oh! j'y compte bien.

BRILLANT.

Adieu, délices dé mon ame, soleil dé mon cûr. Jé bais faire mes pratiques... Il n'y a personne dans la maison pour un petit coup de rasoir?

MARGUERITE.

Tout le monde est parti.

BRILLANT.

Bous né boulez pas un pétit coup dé peigne.

MARGUERITE.

Pas du tout. Vous êtes venu trop tard.

BRILLANT.

Allons, donnez-moi un pétit *vaiser* (baiser)...

MARGUERITE.

Non, non.

BRILLANT.

Un pétit vaiser... (*Il l'embrasse malgré elle.*)

MARGUERITE.

Finissez donc.

BRILLANT.

Jé suis commé çà, c'est dans lé sang; jé suis bif, moi. (*Il sort.*)

SCENE III.

MARGUERITE, *seule.*

Le charmant garçon, que ce Brillant. Il m'aime à l'adoration! Et moi aussi, d'abord. Quoique je n'aie plus mes quinze ans, on a bien raison de dire qu'on est toujours jeune tant qu'on est amoureux... Mais il y a beaucoup d'ou-

vrage: et voyez si on viendra m'aider, personne ne paroit. — Quel tapage je vais faire. Depuis la pointe du jour je suis levée. Quel désordre! (*elle appelle*) Marianne!... Louise!... Justine!... Pierre! Marcel! allons donc.

SCENE IV.

MARGUERITE, QUELQUES DOMESTIQUES ET SERVANTES.

LES DOMESTIQUES.

Nous voici.

UN DOMESTIQUE.

Eh! que ne prenez-vous un porte-voix?

UN AUTRE.

Une fois qu'elle est éveillée, c'est un tourment.

MARGUERITE.

Je suis obligée de tout faire....

UNE SERVANTE.

Et nous, ce que nous avons fait dans la maison....

UN AUTRE.

Oui, entendez-vous, ce que nous avons fait?

MARGUERITE.

Paix, finissons, ne m'étourdissez pas davantage. Tenez, voilà vos profits, partagez-les.

UN DOMESTIQUE.

Avez-vous pris votre part?

MARGUERITE, *toujours fâchée.*

Oui.

UNE SERVANTE

Qu'elle est méchante.

MARGUERITE.

Que dites-vous là, Péronnelle?

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, JULIE.

JULIE.

Que dites-vous, Marguerite; qu'est-ce que veut dire ce bruit?

UN DOMESTIQUE.

Madame, nous avons du mal, et mademoiselle se plaint de ce que nous ne travaillons pas assez.

JULIE.

Hé bien! je prendrai des domestiques de plus, ou j'augmenterai vos gages.

MARGUERITE.

Si vous les écoutez, madame, ils vous feront croire que vous ne leur donnez pas assez.

JULIE.

Eh! pourquoi les chagriner? ils font ce qu'ils peuvent. Allez, bonnes gens, continuez votre ouvrage.

TOUS, *en sortant.*

La bonne maitresse!

SCENE VI.

JULIE, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Demandez-leur excuse.....

JULIE.

Leurs plaintes sont justes, je dois les écouter; d'ailleurs ils me sont utiles, ils peuvent se passer de moi, et moi j'ai besoin d'eux, il ne faut jamais avilir ceux qui nous servent.

MARGUERITE.

Pourquoi doubler leurs gages; n'avez-vous pas des enfans?

JULIE.

Je n'enrichirai pas mes enfans aux dépens des sueurs de l'ouvrier et du malheureux.

MARGUERITE.

Quoi, vous prenez leur parti; laissez-les faire, vous les gâterez tous.

JULIE.

Je te suis redevable de ton zèle, mais il faut avoir de l'indulgence pour les autres, nous en avons si souvent besoin pour nous-mêmes.

MARGUERITE.

C'est juste. — Mais pourquoi vous être levée si matin?

JULIE.

Pour t'aider, ma chère Marguerite.

MARGUERITE.

Quoi ? pour m'aider; moi seule, je peux tout faire.

JULIE.

Ce n'est pas un grand sacrifice pour moi, depuis longtems le sommeil me fuit....

MARGUERITE.

C'est que vous n'avez pas de confiance en votre Marguerite; cependant je vous suis attachée.

JULIE.

J'en suis persuadée, et crois que je te récompénserai.

MARGUERITE.

Avec vous, on n'a besoin de rien; que faut-il pour une fille comme moi? Ah! je suis heureuse.

JULIE.

On l'est toujours quand on pratique la vertu.

MARGUERITE.

Cependant, vous ne l'êtes pas ?

JULIE, *soupirant.*

Je le suis.

MARGUERITE.

Vous me trompez, vous êtes gaie devant le monde, mais en particulier, vous êtes triste, vous êtes malheureuse; c'est ce chien de portrait qui en est la cause.

JULIE.

Les étrangers qui sortent d'ici, ont-ils paru satisfaits ?

MARGUERITE.

On ne peut davantage.

JULIE.

Et ces pauvres que nous avons accueillis, leur as-tu donné du pain ?

MARGUERITE.

Plus qu'il n'en faut pour la journée.

JULIE.

Ah! ils ne sentiront pas la faim.

MARGUERITE.

Ils sont partis, en vous comblant de bénédictions.

JULIE.

Je suis très-payée; la bénédiction du malheureux, est une fortune pour le bienfaiteur.

MARGUERITE.

Ce n'est pas toujours un grand bénéfice.....

JULIE.

Mais c'est une grande consolation.

MARGUERITE.

Vous êtes un modèle de vertu, et je mourrois contente si je vous voyois heureuse. (*Elle sort.*)

SCENE VII.

JULIE, *seule.*

Heureuse! moi! oh! jamais. L'amour m'a fait commettre une faute que je pleurerai éternellement. Si j'étois la seule à plaindre, je souffrirois sans murmurer. Mais, hélas! mes enfans, je ne puis me nommer leur mère, sans rougir! ah! c'en est fait, ils ne connoîtront jamais leur barbare père. Je vivrai dans le secret et la douleur...... Cruel Dorsainville, à quoi m'as-tu réduite! funeste égarement, tu m'as ravi la paix de mon cœur. Oh! ciel, tu vois mon repentir, pardonne ma foiblesse, et fais renaître le repos dans mon cœur.

SCENE VIII.

JULIE, DORSAINVILLE, jeune, ROCHEMONT, *déguisé en officier.*

ROCHEMONT.

Vous êtes la maitresse de cet hôtel?

JULIE.

Oui, monsieur. Que souhaitez-vous?

ROCHEMONT.

Il fait un tems affreux, nous ne pouvons continuer notre route.... (*lui caressant le menton.*) vous êtes charmante.

JULIE.

Vous a-t-on fait voir vos chambres?

ROCHEMONT.

Oui, et nous venons vous témoigner notre mécontentement.

JULIE.

Quelqu'un céans, vous auroit-il manqué ?

ROCHEMONT.

J'ai à me plaindre d'une vieille impertinente à qui j'ai fait mille politesses, et qui m'a répondu par des sottises ; c'est la première, morbleu, qui m'ait traité de la sorte.

JULIE.

Monsieur, je connois mes gens, ils sont incapables de manquer à qui que ce soit.

ROCHEMONT.

En ce cas, la vieille a fait son coup d'essai sur moi ; mais je m'en console en vous voyant, et je suis persuadé que j'aurai tout lieu de me louer de vos procédés. Vous êtes charmante... (*Il lui baise la main.*)

JULIE.

Doucement ; si vous récidiviez, vous pourriez peut-être aussi vous plaindre de moi. Soyez honnête, ou cet hôtel ne peut vous convenir.

ROCHEMONT.

C'est une maison seule au milieu d'un bois, il n'y a pas grand choix à faire.

DORSAINVILLE, *jeune.*

Ne craignez rien, madame ; vous n'aurez, j'espère, aucun reproche à nous faire.

JULIE.

Ce n'est qu'à cette condition qu'il me sera possible de vous recevoir chez moi. (*à part.*) Qu'un fat est ridicule !. (*Elle sort.*)

SCENE IX.

DORSAINVILLE *jeune*, ROCHEMONT.

ROCHEMONT.

Elle est charmante, un peu farouche ; mais nous l'apprivoiserons. — Dis-moi comment me trouves-tu ? Il n'est pas de plus bel habit que celui de militaire.

DORSAINVILLE, *jeune.*

Il ne demande que le droit de le porter.

ROCHEMONT.

Est-ce que ce déguisement ne me met pas hors de dan-

ger ? Nous ne sommes plus au collège, nous pouvons parler raison : ne vas-tu pas me sermoner ?

DORSAINVILLE, *jeune.*

Après ce qui vient de t'arriver, tu penses encore à la bagatelle ? Il est tems de réfléchir.

ROCHEMONT.

La réflexion et la jeunesse vont rarement ensemble. Cependant je sais qu'on a découvert mon intrigue. Je suis fugitif, la jeune personne est arrêtée; cela va faire un bruit du diable. Morbleu! l'amour cause toujours la perte des jeunes gens : c'est cruel en vérité.

DORSAINVILLE, *jeune.*

Ton père ne sera pas content de ton absence.

ROCHEMONT.

Je lui ai fait une petite gentillesse que je te conterai. C'est un tour délicieux!

DORSAINVILLE, *jeune.*

Prends toujours bien tes précautions, car je ne te crois pas en sûreté.

ROCHEMONT.

Je n'ai rien à craindre, je suis sur la frontière du Piémont, ainsi je puis me sauver en quatre pas. Allons à ton château, et je te réponds de te le faire bien vendre.

DORSAINVILLE, *jeune.*

Ce n'est pas assez. Il appartient à mon frère.

ROCHEMONT.

Parbleu, ton frère! tu la donnes belle. Il est disparu, il y a dix ans, on n'en a plus entendu parler ; on ne sait ce qu'il est devenu.

DORSAINVILLE, *jeune.*

Qui sait s'il ne reviendra pas ? Je ne sais comment faire.

ROCHEMONT.

Tu as des créanciers, tu les paieras avec l'argent du château. Allons, du caractère.

DORSAINVILLE, *jeune.*

Non : cette propriété ne m'appartient pas.

ROCHEMONT.

Tu parles comme un Caton, et agis comme un étourdi. Allons, mon ami, point de regrets, fais sauter le château et paie ton monde. Tu me dois aussi, tu me paieras; je

t'attendrai ici en faisant ma cour à l'hôtesse; et j'aurai de l'argent et une conquête de plus.

DORSAINVILLE, *jeune.*

Mais si mon frère revenoit, que lui dirois-je? rien : je sens que je ne fais pas bien.

ROCHEMONT.

Trève de scrupules, mon cher.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, BRILLANT.

BRILLANT.

Ces messieurs auroient-ils vésoin dé mon pétit ministère?

ROCHEMONT, *lui tournant le dos.*

Oh! mon dieu, non.

BRILLANT, *piqué.*

Pas tant dé dédain, monsieur, jé sais fairé tout moi, peigner, raser, friser à la noubellé mode, les petits crochets, les coups dé peigne, les coups dé ciseaux, les coups dé *houppe, tac-tac*, c'est aussi vîte que la parole.

ROCHEMONT.

Barbier de village!

BRILLANT.

Qu'appelez-bous varvier dé billage. Apprenez qué toutes les grandes billes rétentissent encore dé mon nom et dé mon savoir. Si vous voulez essayer mon talent, donnez-moi botre tête, monsieur, dans un instant, bous né bous réconnoîtrez plus bous-même; jé bous rends lé plus gentil cadédis dé l'Europe.

ROCHEMONT.

Vous êtes gascon?

BRILLANT.

Oui, monsieur, pour la vie, et je m'en fais gloire.

ROCHEMONT.

Il n'y a pas de quoi se vanter.

BRILLANT.

Né dites pas dé mal dé mon pays; il a valeur, graces, talent, générosité, boilà cé qui le distingue des autrés peuples dé l'Europe.

ROCHEMONT, *riant.*

Il est drôle !

BRILLANT.

Bous mé troubez drôle ?

ROCHEMONT.

Oui, vous êtes l'original le plus grotesque que j'aie jamais vu.

BRILLANT.

Hé vien! tout original, tout grotesque qué jé suis, il est certains originaux qué jé né prendrois pas pour mé serbir dé modèle.

ROCHEMONT.

Qu'est-ce que c'est donc? (*Il va pour sauter sur Brillant, mais Dorsainville le retient.*) Impertinent!

BRILLANT.

Il n'y a d'impertinent qué ceux qui outragent sans raison.

ROCHEMONT.

Je te vas payer de tes sottises.

BRILLANT.

Croyez bous mé faire púr; qu'est-ce que cela ? je suis militaire, ancien maréchal-des-logis.... J'ai bu l'ennemi dans quatre vatailles sans trembler. Jé né crains ni lé fer, ni lé feu, ni les hommes. Soyez tranquille si bous aimez à vivre.

DORSAINVILLE *jeune, à* BRILLANT.

Mon ami, nous n'avons pas besoin de vos services.

BRILLANT.

Jé né bous en beux pas, à bous, bous êtes honnête. Mais cé monsieur est un vrutal.

ROCHEMONT, *lui donnant un coup de poing par derrière.*

Que dis-tu là, insolent ?

(*Dorsainville entraîne Rochemont.*)

SCENE XI.

BRILLANT, *seul.*

Boilà un coup dé poing qui lui coûtera la vie. Si j'eusse été armé; jé lui aurois fait boir cé qué c'est qué dé frapper un bravé commé moi, un bravé de la Garonne. Il faut qué dans un quart d'heure, jé sois bengé dé cet affront. Il faut

qué

qué jé mé vatte, il faut qué jé mé vatte, il faut qué jé mé vatte. Allons, Vrillant, mon ami, du courage.

SCENE XII.

BRILLANT, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Hé bien ! qu'avez-vous donc ?

BRILLANT.

J'ai une affairé d'honnûr.

MARGUERITE.

Vous badinez.

BRILLANT.

Non : jé bais quérir mon épée.

MARGUERITE.

Avec qui avez-vous eu dispute ?

BRILLANT.

Abec un de ces freluquets qui sont benus ce matin.

MARGUERITE.

Oh mon dieu ! est-il possible ?

BRILLANT.

Il mé faut uné *viquétime* (victime.) Il faut qué jé mé benge. Tenez, mademoiselle, bous mé boyez, jé suis vien bibant, hé vien ! dans une demi-heure, jé sérai défunt ou bengé. (*Il sort. Marguerite se jette dans un fauteuil. Elle reprend ensuite peu-à-peu ses sens.*)

MARGUERITE.

Quel embarras ! Cependant il est brave, il saura se tirer d'affaire.

SCENE XIII.

JULIE, DORSAINVILLE *jeune*, ROCHEMONT, MARGUERITE.

JULIE.

De quoi vous plaignez-vous, messieurs ? je connois Brillant, c'est un honnête garçon, il ne vous auroit pas manqué.

MARGUERITE.

Il ne peut pas avoir tort.

JULIE.

Allez à votre ouvrage, Marguerite; je croyois trouver Brillaut ici.

MARGUERITE, *à part.*

Que je serois contente, si Brillant pouvoit étriller ce grand escogriffe-là.

ROCHEMONT.

Que dit cette vieille ?

MARGUERITE.

Votre servante, messieurs. (*Elle sort.*)

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDERS, excepté MARGUERITE.

JULIE.

Voulez-vous avoir la complaisance de mettre vos noms sur le registre.

TOCHEMONT.

Volontiers. (*Il écrit son nom. Dorsainville jeune écrit ensuite le sien.*)

JULIE, *lisant sur le registre, et à part.*

Dorsainville ! nom chéri !

DORSAINVILLE, *jeune.*

Vous paroissez surprise en regardant ma signature.

JULIE.

Je vous ai connu fort jeune. Vous aviez une terre à quelques lieues d'ici ?

DORSAINVILLE *jeune.*

C'est vrai.

JULIE.

Vos parens.....

DORSAINVILLE *jeune.*

Ils sont tous morts.

JULIE.

Vous aviez un frère beaucoup plus âgé que vous!

DORSAINVILLE *jeune.*

C'est vrai; le connoitriez-vous ?

JULIE.

Nous avons été élevés ensemble, et reçu la même éducation.

DORSAINVILLE *jeune.*

Je crois me rappeler qu'on m'a parlé d'une certaine personne.....

JULIE.

Qu'est-il devenu ?

DORSAINVILLE.

Nous l'ignorons.

JULIE.

Est-il marié.

DORSAINVILLE.

Je ne le crois pas.

JULIE, *vivement.*

Il n'est pas marié ! Avez-vous de ses nouvelles ?

DORSAINVILLE.

Aucune... Le diner pour midi précis. Entendez-vous, madame ?

JULIE.

J'entends, vous serez obéis.

DORSAINVILLE, *bas à Rochemont.*

Je crois que c'est une personne qui fut aimée de mon frère ; viens, je te conterai cela.

ROCHEMONT, *en embrassant Julie.*

Adieu, ma toute adorable.

SCENE XV.

JULIE, *seule.*

Je ne saurai jamais rien sur son sort. Dorsainville, amant perfide, tu m'as ravi le repos de mon cœur ; tu ne mérites ni mes regrets, ni mes pleurs. Rien ne peut t'excuser. Tu n'as laissé à ton amante que l'opprobre et la misère. Depuis long-tems je cache ici ma faute sous un nom supposé. Seule dans l'univers, j'ai tout fait pour mon fils et ma fille. Oh ! malheureuse créature ! votre père nous a trahis, délaissés ; mais je vous reste et je ferai tout pour vous. Si vous avez à vous plaindre de votre naissance, vous

me saurez gré de ma tendresse et de mes soins. Je vous ai donné l'existence, je vous dois le bonheur. Vous serez ma consolation ; et puissé-je en remplissant les devoirs de mère, faire oublier les torts de l'amour.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AUGUSTIN, CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

As-tu vu maman ?

AUGUSTIN.

Non pas encore. L'as-tu vue, toi ?

CHARLOTTE.

Oui, j'ai eu le plaisir de lui souhaiter le bon jour et de l'embrasser.

AUGUSTIN.

Quand elle sera visible, j'irai aussi lui dire bon jour.

CHARLOTTE.

Sais-tu la leçon qu'elle t'a dit d'apprendre ?

AUGUSTIN.

Sûrement. Pour lui plaire, j'étudie toute la journée. Si elle est bonne mère, je veux être bon fils.

CHARLOTTE.

Et moi je veux devenir savante pour prouver à maman que je l'aime. Tiens, la voici justement.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, JULIE,

(Les enfans courent embrasser leur mère.)

AUGUSTIN.

Maman, reçois mon compliment ; j'aurois dû te prévenir, mais ce n'est pas ma faute.

JULIE.

Mes enfans, je suis bien aise de vous voir contens. Augustin a-t-il étudié la leçon que je lui ai donnée hier ?

AUGUSTIN.

Oui, maman, et j'ai appris par cœur le second chapitre des devoirs de l'homme envers ses semblables.

JULIE.

Voilà ce que je vous recommande de ne pas oublier.

AUGUSTIN.

Eh! comment l'oublier ? Nous te voyons faire tous les jours, ce que nous lisons dans les devoirs de l'homme Ce livre m'a tellement prouvé que la bienfaisance est une vertu, que ce matin, j'ai donné tout mon argent aux pauvres voyageurs à qui vous aviez accordé l'hospitalité.

JULIE.

Mon fils, vous avez bien fait. L'argent le mieux employé, est celui qui est utile à l'infortuné. Et toi, Charlotte ?

CHARLOTTE.

J'ai étudié aussi moi. Vous nous donnez un si bon exemple ! nous tâcherons de vous imiter.

JULIE, *à part.*

Ah! ne m'imitez pas. (*Haut.*) Ecoutez, mes enfans : je ne suis pas fortunée. Acquérez des talens, afin qu'un jour nous ne soyons pas pauvres.

AUGUSTIN.

Oh! qu'oui, quand je serai grand, je travaillerai, et tout ce que je gagnerai sera pour toi. Je voudrois que les enfans fussent obligés, à leur tour, de nourrir leurs pères et leurs mères.

JULIE.

Bravo! mon fils, cette maxime doit être gravée dans ton cœur.

CHARLOTTE.

Maman a raison, si nous pouvions revoir un jour papa, rien ne manqueroit à notre félicité.

JULIE.

Perdez cette espérance.

AUGUSTIN.

Y a-t-il long-tems qu'il est parti ?

JULIE, *pleurant.*

Il y a long-tems.

CHARLOTTE.

Qu'est-il devenu ; seroit-il mort ?

JULIE.

Je ne puis plus vous le cacher. Dans votre berceau quelquefois, il vous arrosa de ses larmes....

AUGUSTIN.

Pourquoi n'est-il pas resté avec nous ?

JULIE.

Il vous a abandonnés.

CHARLOTTE.

Quoi ? il a abandonné ses chers petits enfans qui l'auroient adoré.

JULIE, *toujours pleurant.*

Je n'avois pas de fortune.

AUGUSTIN.

Et lui, il en avoit ?

JULIE.

Il étoit dans l'opulence, et il vous a plongés dans la misère.

CHARLOTTE.

Maman, vous pleurez.

JULIE.

Mes enfans, embrassez-moi. Je vous aime, souvenez-vous que votre mère vous aime, et je serai trop heureuse, si vous ne me haïssez pas. *(Elle les embrasse et sort.)*

SCENE III.

AUGUSTIN, CHARLOTTE, MARGUERITE.

AUGUSTIN.

Ah ! voici Marguerite.

MARGUERITE.

Bonjour, mes petits enfans, vous voilà déjà levés ?

AUGUSTIN.

Mais il est tard.

MARGUERITE.

Comme ça.

CHARLOTTE.

Nous avons déjà vu notre mère.

MARGUERITE.

Je m'en doutois. Et puis des larmes, car cette maitresse

est une singulière femme. *(On entend frapper.)* Qui diable frappe ainsi ? *(On redouble.)*

CHARLOTTE.

Encore, mon frère.

(Marguerite ouvre.)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, DORSAINVILLE, *aîné, déguisé en capucin.*

AUGUSTIN.

Ah ! c'est un capucin.

DORSAINVILLE.

Dieu vous ait entre ses saintes mains.

MARGUERITE.

Comment diable, c'est vous qui frappez de la sorte ? que voulez-vous ?

DORSAINVILLE.

Excédé de lassitude, ayant marché toute la nuit au milieu du tonnerre, du vent, de la grêle et de la pluie, je voudrois passer ici le reste de la journée.

MARGUERITE.

Vous, ah ! n'y comptez pas.

DORSAINVILLE.

Ayez la bonté de me recevoir. Vous ferez une bonne œuvre, et le ciel vous récompensera.

MARGUERITE.

Si je ne comptois que là-dessus, je ne ferois pas fortune de long-tems.

DORSAINVILLE.

Peut-être un bienfait n'est jamais perdu. On donne aujourd'hui et l'on reçoit demain. C'est ainsi que va le monde.

MARGUERITE.

Vous ne pouvez rester ; c'est impossible. La diligence vient ce soir, tout sera rempli.

DORSAINVILLE.

Hé bien ! un peu de paille, ce sera assez pour moi.

MARGUERITE, *à part.*

Oh ! qu'il a mauvaise mine ! *(haut.)* D'où diable venez-vous ; sortez-vous de l'enfer ?

DORSAINVILLE.

Je viens de l'Italie; mais après ce qu'on m'y a fait souffrir.

MARGUERITE.

Vous ne pouvez rester.

CHARLOTTE.

Mon frère, prie donc Marguerite de le laisser ici.

AUGUSTIN.

Marguerite, laissez-vous toucher.

MARGUERITE.

Non, non.

DORSAINVILLE.

Vous êtes bien inhumaine. J'ai fui des barbares, mais je vois que vous l'êtes plus qu'eux.

AUGUSTIN, *à sa sœur.*

Il a raison, attrape.

MARGUERITE.

On ne peut rien faire pour vous.

AUGUSTIN.

Eh! pourquoi renvoyer ce pauvre homme, Marguerite? Vous savez que l'intention de maman est qu'on accueille tous les étrangers. Si elle savoit que vous maltraitez celui-ci, je suis sûr qu'elle vous gronderoit.

MARGUERITE.

Vous croyez?

CHARLOTTE.

C'est certain.

AUGUSTIN, *à Dorsainville.*

Ecoutez, si elle n'a pas le tems de vous servir, nous vous servirons et nous ferons de notre mieux, pour que vous soyez content.

DORSAINVILLE.

Les charmans enfans!

MARGUERITE.

Voyez donc ces marmots!

AUGUSTIN.

Notre maman nous a appris à chérir, à respecter tous les malheureux; et tant pis pour vous si vous ne pensez pas comme elle.

MARGUERITE.

De quoi vous mêlez-vous?

AUGUSTIN.

Je me mêle de ce dont vous ne deviez pas vous mêler.

MARGUERITE, *à Dorsainville.*

Vous restez donc ?

DORSAINVILLE.

Oui.

MARGUERITE.

Je m'en vais, car la patience m'échappe. (*à Augustin.*) Adieu, petit obstiné.

AUGUSTIN.

Adieu, vieille méchante.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, excepté MARGUERITE.

AUGUSTIN.

Excusez ce que cette femme vous a dit. Elle est vive; mais elle a un bon cœur. Restez, et reposez-vous.

DORSAINVILLE.

Volontiers.

CHARLOTTE.

Asseyez-vous, donnez-moi votre bâton. (*Elle prend son bâton et le place dans un coin.*)

AUGUSTIN.

Voulez-vous prendre quelque chose?

DORSAINVILLE.

Un verre de vin, s'il est possible.

AUGUSTIN.

Très-possible, et je vais vous l'apporter. (*Il lui va chercher un verre de vin.*)

CHARLOTTE.

Vous avez l'air fatigué. Avez-vous mangé ?

DORSAINVILLE.

Je suis de quelques lieues d'ici. Je retourne à la maison paternelle, où je ne trouverai plus mon père...

AUGUSTIN.

Tenez, rafraîchissez-vous. (*Dorsainville boit.*) Voulez-vous recommencer ?

DORSAINVILLE.

En voilà assez.

AUGUSTIN.

Vous en êtes capable...

CHARLOTTE.

Il ne faut pas faire attention à ce que vous a dit Marguerite ; elle n'est pas la maitresse. Maman est bien différente.

DORSAINVILLE.

En la jugeant par vous, on doit la croire une femme parfaite.

CHARLOTTE.

Oh! tout le monde le dit.

DORSAINVILLE.

Votre père est-il comme elle ?... Vous ne répondez pas... Comment s'appelle votre père ?... Seroit-il mort ?

AUGUSTIN.

Nous l'ignorons.

DORSAINVILLE.

Il n'est donc pas ici.

CHARLOTTE.

Non.

DORSAINVILLE.

Il reviendra sans doute.

CHARLOTTE.

Nous l'espérons.

DORSAINVILLE.

Ne pleurez pas... Comment s'appelle votre père.

AUGUSTIN.

Maman se nomme Julie Desbois.

DORSAINVILLE.

Julie !... C'est le nom de votre père que je vous demande.

AUGUSTIN.

Maman ne nous l'a pas dit. Nous ne l'avons jamais connu; nous sommes des enfans abandonnés.

DORSAINVILLE.

Oh ciel! ce mauvais père n'avoit donc pas d'entrailles... *(à part.)* Mais hélas! je fus aussi coupable. *(haut.)* Quoi! Vous ne le connoissez pas ?

AUGUSTIN.

Maman tous les jours nous montre son portrait.

CHARLOTTE.

C'étoit un officier beau comme le jour. Tenez, regardez mon frère, il lui ressemble.

DORSAINVILLE, *à part.*

Dieux! que cet enfant me frappe. Je crois voir...

CHARLOTTE.

Il est joli, mon frère. Maman lui dit souvent, tu as la beauté de ton père, fasse le ciel que tu n'en aies pas les vices.

DORSAINVILLE.

Il étoit donc bien méchant!

CHARLOTTE.

Puisqu'il nous a quittés....

AUGUSTIN.

Si vous voulez voir son portrait, il est dans la chambre de maman, je vais l'aller chercher..

DORSAINVILLE.

Vous me ferez plaisir. (*Augustin sort.*)

CHARLOTTE.

Il est indiscret, et maman le grondera.

DORSAINVILLE.

Ne craignez rien, je ne vous trahirai pas.

AUGUSTIN, *rentré.*

Tenez, le voilà.

DORSAINVILLE, *avec saisissement.*

Oh! ciel! que vois-je? mon portrait!

AUGUSTIN.

Oh! ma sœur, il se trouve mal!.., Vous versez des larmes, rasseyez-vous.

DORSAINVILLE *les serrant dans ses bras.*

Mes enfans, mes enfans!

CHARLOTTE.

Il nous appelle ses enfans.

AUGUSTIN.

Oh! mon père, le cœur me bat.

DORSAINVILLE.

Le mien est déchiré.

CHARLOTTE.

Vous êtes malheureux.

DORSAINVILLE.

Je l'étois, mais à présent je suis bien heureux. (*Il les embrasse.*)

CHARLOTTE.

D'où vous vient votre chagrin en voyant notre père ?

DORSAINVILLE.

Ce fut un monstre, un barbare. L'inhumain! il n'avoit pas d'entrailles. Non : je ne puis croire qu'il ait pu vous délaisser. Dans le fond des forêts, les animaux féroces élèvent et nourissent leurs enfans, ne les abandonnent pas ; et votre père dénaturé vous a donné l'existence, et il vous a quittés. Mais rassurez-vous, vous le rendrez à la vertu.

AUGUSTIN.

Si nous pouvions le voir!

DORSAINVILLE.

Vous le verrez. Lui-même, s'il n'avoit l'espoir de vous faire autant de bien qu'il vous a fait de mal, aujourd'hui il descendroit au tombeau.

AUGUSTIN.

Ah! mon père.

DORSAINVILLE.

Je ne mérite pas ce nom.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, JULIE.

JULIE, *appelant.*

Augustin....

DORSAINVILLE, *saisi.*

Qu'entends-je?

JULIE.

Un moine! d'où vient il?

AUGUSTIN.

D'Italie. Il est extrêmement fatigué.

CHARLOTTE.

Maman, il se trouve mal.

JULIE.

Reprenez vos sens, on va vous donner ce qui vous est nécessaire.... il ne veut rien.... où est donc votre mal? (*Dorsainville montre son cœur.*) Dans le cœur! ah! je vous plains!

DORSAINVILLE.

Vous me plaignez, hélas!

JULIE.

Comment vous trouvez-vous?

DORSAINVILLE.

Beaucoup mieux; je commence à respirer.

JULIE.

Vous souffrez?

DORSAINVILLE.

La souffrance qui me déchire, est là.... mais je connois le remède; je l'ai trouvé, et je serai bientôt délivré du fardeau qui m'oppresse.

JULIE.

D'où vient donc cet abattement?

DORSAINVILLE.

Vous le concevez, c'est la fatigue.

JULIE.

Et le cœur vous a manqué.

DORSAINVILLE, *avec émotion.*

Non: je n'en ai jamais eu autant qu'aujourd'hui. Mais j'ai fait une longue route à pied, ne me refusez pas votre pitié.... j'en ai besoin.

JULIE.

Soyez sans inquiétude, et ici vous serez servi avec zèle et sans intérêt. Je suis peu riche, mais j'aime à faire du bien; c'est mon seul délassement.

DORSAINVILLE.

Quelle générosité!

JULIE.

D'où venez-vous?

DORSAINVILLE.

De Gênes. Je souffre des tourmens inouis. Ah! si je pouvois vous raconter mes peines! mais je craindrois de vous affliger.

JULIE.

N'importe: confiez-moi tout. Si je puis vous être utile, comptez sur mon secret et ma discrétion. Augustin, allez étudier votre leçon pour tantôt.

AUGUSTIN.

Oui, maman. (*à Dorsainville.*) Adieu, mon père.

DORSAINVILLE.

Adieu, mon fils.

CHARLOTTE.

Voulez-vous nous embrasser ?

DORSAINVILLE.

Si je le veux ! (*Il les embrasse.*)

CHARLOTTE, *bas.*

Ne parlez pas du portrait.

DORSAINVILLE, *bas.*

Votre secret est le mien. (*haut.*) Adieu, mes chers enfans.

SCENE VII.

DORSAINVILLE, JULIE.

JULIE.

Vous les aimez ?

DORSAINVILLE.

Au-delà de toute expression.

JULIE.

Vous êtes attendri ?

DORSAINVILLE.

Je ne le nie pas. Leur amitié, leurs caresses, tout cela s'est fait sentir à mon cœur. Ils sont bien intéressans.

JULIE.

Ils sont toute ma consolation.

DORSAINVILLE.

Il faut espérer qu'ils seront aussi celle de leur père.

JULIE.

De leur père, hélas !.... Revenons à ce que vous racontiez. Que vous est-il donc arrivé ? Pourquoi avez-vous quitté l'Italie.

DORSAINVILLE.

Pour me soustraire au supplice d'une longue captivité et sortir d'un état pour lequel je n'avois aucune vocation.

JULIE.

Pourquoi donc vous êtes-vous fait moine ?

DORSAINVILLE.

Pour me cacher au monde.

JULIE.

Qu'aviez-vous donc fait ?

DORSAINVILLE.

A dix-huit ans j'entrai au service, et dans une affaire d'honneur, où j'avois tort, j'eus le malheur de tuer mon adversaire.

JULIE.

Cruel préjugé !

DORSAINVILLE.

Je m'embarquai pour l'Italie, et pour me mettre à l'abri des recherches, j'entrai dans un monastère dont je pris l'habit; mais on me découvrit, on me dénonça au Saint-Office, et je fus plongé dans les cachots de l'inquisition.

JULIE.

Comment sortîtes-vous de cette prison?

DORSAINVILLE.

Par un prodige. Un dominicain avec lequel j'avois été lié par l'estime et l'amitié, fut élevé au grade de grand Inquisiteur. Il se ressouvint que j'étois dans les fers, et ne tarda pas à les briser. Une nuit, j'entends ouvrir la porte de mon cachot, je crois qu'on m'apporte la mort : quelle est ma surprise! je revois mon ami; il se jette dans mes bras, me donne une bourse pleine d'or, des papiers, me rend à la liberté et s'enfuit. Je gagne les bords de la mer. Là, je me réfugie dans un lieu inaccessible, je gravis les rochers, je brave la soif et la faim, bien résolu de m'engloutir dans les précipices, plutôt que de tomber entre les mains d'un tribunal terrible de persécuteurs inhumains au nom d'un Dieu juste et bienfaisant.

JULIE.

Combien vous avez souffert! Mais où allez-vous maintenant?

DORSAINVILLE.

Je vais au château de M. Dorsainville.... il fut autrefois mon ami, celui de ma famille, et il ne me refusera pas ses secours.

JULIE.

Dorsainville! quoi! vous le connoissez?

DORSAINVILLE.

Beaucoup, madame; il n'eut jamais de meilleur ami que moi.

JULIE.

Si vous allez lui demander des secours, votre attente sera trompée. Depuis plus de dix ans, on le croit mort; et son frère est ici pour vendre son château demain.

DORSAINVILLE.

Quoi! son frère est ici? Je ne le connois pas.

JULIE.

D'ailleurs, quand Dorsainville seroit ici, que pourriez-vous en attendre ? c'est le plus inhumain des hommes, amant barbare, père dénaturé, peut-il être ami?.... Non, il n'est pas capable de faire des heureux.

DORSAINVILLE.

Personne ne le connoit mieux que moi; il n'est pas tel que vous le pensez.

JULIE, *pleurant.*

Vous ne le croyez pas. Hélas! si vous saviez....

DORSAINVILLE.

Vous versez des larmes ?

JULIE.

C'est lui qui est la cause de tout mon malheur.

DORSAINVILLE.

Quoi, vous seriez cette Julie... ?

JULIE.

Il vous en auroit fait la confidence ?

DORSAINVILLE.

Il m'a tout confié, tous ses secrets m'étoient connus.

JULIE.

Hé bien! connoissez cet *ami* qui a pu abandonner ses enfans, qui les a délaissés sans pitié, cet homme sans honneur. Il a délaissé sa famille, et vous venez de voir les malheureuses victimes de son inhumanité, de sa barbarie.

DORSAINVILLE.

Vous me faites frémir. Pourquoi vous trouvez-vous dans cet état ?

JULIE.

J'avois des enfans, il falloit les élever. J'étois tout pour eux. Rejetée de tout le monde, il me falloit faire quelque chose pour exister.

DORSAINVILLE.

Le père de Dorsainville auroit dû prendre soin de vous.

JULIE.

Le fils me perdit; le père me méprisa.

DORSAINVILLE.

N'aviez-vous pas des amis ?

JULIE.

Trouve-t-on des amis, quand on est dans la misère ?

DORSAINVILLE.

DORSAINVILLE.

Continuez le tableau de vos malheurs.

JULIE.

Le voici, écoutez-moi ; mais que ce secret meure avec vous. Mes parens étoient dans l'indigence, je les perdis dès mon bas âge. Madame Dorsainville me prit chez elle et m'éleva. Son fils, vous connoissez ses torts, rejoignit son régiment, et au bout de deux ans, il revint chez ses parens.... devint le père de mes enfans, disparut, et je fus chassée par le père orgueilleux de mon amant.

Dans cette crise affreuse, je conserve ma raison : le danger de mes enfans excite mon inquiétude ; je sors, je vends ce que je peux de mes hardes, je prends mes enfans, je pars courbée sous un pesant fardeau, mais sans asyle, sans état, sans appui, que faire ? que devenir ? Guidée par le désespoir, une rivière alloit devenir mon tombeau. Je dépose mes enfans sur le rivage, je les embrasse. Après leur avoir dit un éternel adieu, je cours, je m'élance.... je m'arrête : leurs cris frappent mon oreille, je les regarde, ils me sourient, la nature parle et je ne peux plus mourir.

DORSAINVILLE.

Vous me glacez d'effroi ! que devintes-vous ; que fîtes-vous?

JULIE.

Je me réfugiai vers une chaumière que j'appercevois dans le lointain, je pris mon fils et ma fille et fus trouver mon oncle qui demeuroit dans le même endroit où nous sommes. J'implorai son assistance, mais il me reçut avec une dureté qui n'a pas d'exemple. Il me dit qu'il avoit besoin d'une domestique, et non pas d'une nièce ; que si je voulois être sa domestique, il y consentoit. Indignée, mais ayant besoin, j'acceptai son offre. J'ai tout supporté, humiliations, dégoûts ; j'étois mère et ne pouvois me rebuter lorsque je travaillois pour nourrir mes enfans.

DORSAINVILLE.

Et comment avez-vous pû résister à tant d'atrocités ?

JULIE.

La tendresse maternelle soutenoit mon existence, je me devois à mes enfans.

DORSAINVILLE.

Que vos parens étoient cruels !

JULIE.

Dorsainville seul étoit coupable; je n'avois pas à me plaindre.

DORSAINVILLE.

Dorsainville est bien criminel! après les maux qu'il vous a causés, peut-être avez-vous fait un autre choix?.

JULIE.

Non: jamais personne n'aura d'empire sur mon cœur.

DORSAINVILLE.

Vous le croyez?

JULIE.

Oh! J'en suis sûre.

DORSAINVILLE.

Ne jurez de rien.

JULIE.

L'amour, est comme la mort, il ne frappe qu'une fois.

DORSAINVILLE.

Bonne mère, céleste femme, votre vertu sera récompensée! et Dorsainville un jour, réparera ses torts.

JULIE.

Je ne le crois pas.

DORSAINVILLE.

Croyez-le: la vertu malheureuse obtient des droits sur un cœur sensible.

JULIE.

Celui qui fut assez lâche pour tromper et séduire, est rarement assez généreux pour s'acquitter.

DORSAINVILLE.

Il s'acquittera. L'espérance est la mère du courage; conservez-la, madame.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Ah! madame, venez donc, on a besoin de vous parler.

JULIE.

J'y vais.

MARGUERITE, *bas*.

Est-ce que vous gardez ce moine?

JULIE.

Oui : et qu'on lui donne le n°. 2. Je veux qu'on ait pour lui toutes les attentions, tous les soins possibles.

MARGUERITE, *à part.*

Sans doute : belle pratique, pour en faire tant de cas !

(Elle sort.)

SCENE IX.

DORSAINVILLE, JULIE, ROCHEMONT.

ROCHEMONT.

Comment, c'est donc pour causer avec ce moine que vous m'avez planté là ?

JULIE.

Moi : je ne me suis pas engagée à vous tenir compagnie.

ROCHEMONT.

Il ne sera pas dit que ce capucin l'emporte sur moi ! je suis d'une colère...

JULIE.

En vérité, monsieur, on ne peut reconnoitre un homme honnête à la manière dont vous vous comportez.

ROCHEMONT.

Votre capucin est plaisant de venir sur mes brisées.

JULIE.

Vos discours me faisoient pitié, vos procédés excitent mon mépris.

ROCHEMONT.

C'est donc là mon rival ! *(retenant Julie qui va pour sortir.)* Doucement, vous ne vous en irez pas.

JULIE.

Quel droit avez-vous de me retenir ?

ROCHEMONT.

Allons, madame, embrassez-moi.

JULIE.

Quelle impertinence ! Il est bien étonnant que vous osiez me manquer chez moi. Vous devriez rougir de honte, vous appartenez à un corps respectable ; vous devriez savoir que c'est par l'honneur, la bravoure et la politesse, que nos braves militaires se distinguent et se font respecter en tous lieux. Vous

qui marchez sur leurs traces, imitez leurs vertus et ne déshonorez pas l'habit d'un officier français. (*Elle sort.*)

ROCHEMONT.

Vous parlez comme une ange, je vais vous suivre pour entendre le reste. (*Dorsainville lui barre le chemin.*)

SCENE X.

DORSAINVILLE, ROCHEMONT.

ROCHEMONT.

Que faites-vous là, mon cher?

DORSAINVILLE.

Vous me voyez tout prêt à m'opposer à l'insulte et à la violence.

ROCHEMONT.

Vous êtes plaisant! quel intérêt prenez-vous à cette femme?

DORSAINVILLE.

L'intérêt le plus puissant, souvenez-vous-en, et gardez-vous de l'insulter devant-moi.

ROCHEMONT.

La défense est entre bonnes mains.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, DORSAINVILLE, *jeune.*

ROCHEMONT.

Tu viens fort à propos pour être témoin de la scène la plus plaisante. Regarde ce champion; voilà mon rival et son chevalier, mon ami.

DORSAINVILLE, *aîné.*

Monsieur, point de propos. Je suis un homme d'honneur, et je vous ai empêché de faire une mauvaise action.

ROCHEMONT.

Tu es bien hardi de me tenir tête encore.

DORSAINVILLE.

J'ai la justice pour moi. (*Rochemont veut se jeter sur le capucin, Dorsainville jeune le retient.*)

ROCHEMONT.

Laisse-moi, Dorsainville, que je le châtie.

DORSAINVILLE, *à part.*

Dorsainville. . c'est mon frère. (*haut.*) Doucement, vous trouveriez à qui parler.

ROCHEMONT.

Tais-toi, ou je vais t'arracher la barbe.

DORSAINVILLE.

Je n'aurois pas avec vous le même avantage, vous n'en avez pas encore.

ROCHEMONT.

Morbleu !

DORSAINVILLE.

Et je vois que la raison, chez vous, n'est pas prématurée.

ROCHEMONT.

Il faut que je coupe les oreilles à ce afquin-là.

DORSAINVILLE.

Jeune homme, quel droit avez-vous de m'insulter ?

ROCHEMONT.

Il faut que je le corrige.

DORSAINVILLE.

C'est vous, qui avez besoin d'une leçon, et je vais vous la donner (*Il ferme la porte, et en prend la clef.*) Voyons maintenant, qui coupera les oreilles à l'autre ?

ROCHEMONT.

Ce sera moi. (*Il s'avance sur Dorsainville, l'épée à la main.*) Allons, mon petit ami, allons.

DORSAINVILLE, *présentant un pistolet.*

Si vous avancez, je vous brûle la cervelle.

ROCHEMONT *reculant.*

Les armes ne sont plus égales.

DORSAINVILLE.

Elles vont le devenir ; (*à son frère.*) monsieur, prêtez-moi votre épée.

DORSAINVILLE, *jeune.*

Mais, monsieur....

DORSAINVILLE, *la recevant.*

Sur votre vie, laissez-moi faire. (*Dès la première botte Dorsainville désarme Rochemont.*)

ROCHEMONT.

Ah! il a le poignet fort, je suis désarmé.

DORSAINVILLE.

Ramassez votre épée, et recommençons.

ROCHEMONT.

Comment, recommençons? c'est un diable, que ce capucin-là?

DORSAINVILLE.

Non, je suis un homme, apprenez à le respecter... terminons.

ROCHEMONT.

Comment, mais en voilà bien assez.

DORSAINVILLE.

A ce langage, je vois, que vous n'êtes pas officier..... Allons, finissons.

DORSAINVILLE, *jeune.*

Je m'y oppose. Je suis certain qu'il est fâché de vous avoir offensé.

ROCHEMONT.

C'est vrai; je suis emporté, moi; je suis vif.

DORSAINVILLE.

Ramassez votre épée, et souvenez-vous que le vrai brave ne doit en faire usage que pour soutenir les intérêts de son pays, et non, pour verser injustement le sang de ses semblables. Voilà la clef, vous pouvez sortir.

ROCHEMONT, *à part.*

Maudit Capucin, tu me le paieras. (*Il va pour sortir, et rencontre Brillant à la porte.*)

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, BRILLANT, *armé d'un sabre.*

ROCHEMONT.

Bonjour, mon ami, bonjour.

BRILLANT.

Doucément, j'ai à bous parler?

ROCHEMONT.

A moi?

BRILLANT.

A bous-mêmé, de très-près, et très-promptément,

DORSAINVILLE, *à part.*

Que veut cet original?

ROCHEMONT.

Je ne sais pas ce que vous voulez dire?

BRILLANT.

Bous ouvliez vien bîte les injures qué bous faites.

ROCHEMONT.

Ah! c'est pour cela? (*Il va pour sortir.*)

BRILLANT.

Doucément, quand on est offensé, lé prémier déboir est dé sé vattre. Lé coup de poing qué vous m'abez donné est encore là (*montrant son cœur.*)

ROCHEMONT.

Qu'il y reste.

BRILLANT.

Et quand on mé frappe, il faut qué jé tue ou qué l'on m'enterre, c'est l'un des deux.

ROCHEMONT.

Laissez-moi tranquille.

BRILLANT.

Non, dé partout les diavles, jé né vous laisserai pas tranquille. Point dé vruit, je vous en prie, allons au détour de l'auverge, dans uné petite ruelle, et là, nous berrons à buider notré quérelle.

ROCHEMONT.

J'ai une affaire pressante.

BRILLANT.

Ça né sera pas long; qui diffère a pûr.

DORSAINVILLE, *jeune*

S'il vous a offensé, il vous en rendra raison.

ROCHEMONT.

J'y compte bien.

BRILLANT.

J'espère qué bous né férez pas seller botre chébal sans m'en prébénir.

(*Dorsainville jeune et Rochemont sortent.*)

SCENE XIII.

DORSAINVILLE, BRILLANT.

DORSAINVILLE, *à part.*

Voilà un barbier qui vient fort-à-propos, j'ai besoin de son ministère.

BRILLANT, *à part.*

Sources de la Garonne, quellé velle occasion jé perds! (*Il s'escrime seul.*) parez là, tierce, au demi-cercle; c'est pour l'éternité, à la onzième.

DORSAINVILLE.

Modérez-vous; parlons du présent. J'ai besoin de votre ministère.

BRILLANT.

Ah! quellé varvache! (*barbache*).... Jé n'ai pas lé tems.

DORSAINVILLE.

Il faut le prendre.

BRILLANT.

Jé né suis pas fait pour raser un capucin; d'aillûrs, bos confrères ne vous reconnoîtroient pas.

DORSAINVILLE *vivement.*

Ne le prends pas sur ce ton avec moi; je ne me laisserai pas insulter impunément.

BRILLANT *radouci.*

Hé vien! bous mé boyez prêt à bous satisfaire.

DORSAINVILLE, *lui donnant un écu de six livres.*

Tenez, voilà pour les peines que vous prendrez.

BRILLANT, *étonné.*

Je vais chercher mes ustenciles; (*à part.*) mais jé n'en rebiens pas, ce capucin qui paie comme un ébêque! c'est superbe, ça. (*Il sort un instant.*)

DORSAINVILLE.

J'ai vu cette face-là en quelqu'endroit, je ne sais où.... Ah! m'y voici: je vais prendre ma revanche.

BRILLANT, *se disposant à le raser.*

Allons, en action, dépêchons, car (*montrant son sabre.*) j'ai encore uné pratique à faire. Ah! jé né peux bous raser ici,

c'est la salle commune, il faut passer dans un autre endroit *(à part.)* C'est plaisant, moi qui né rase guéres que des militaires; fairé la barbe à un capucin ...!

DORSAINVILLE.

Soit. Mais je crois vous reconnoitre.

BRILLANT.

Pas possible.

DORSAINVILLE.

Avez-vous été militaire?

BRILLANT.

Dans l'amé, monsiû, dans l'amé.

DORSAINVILLE.

Avez-vous été au régiment de Languedoc, dragons?

BRILLANT.

Oui, dans la cabalérie. Jé mé suis comporté avec honnûr, jé mé suis illustré par les plus velles actions.

DORSAINVILLE.

Vous avez déserté...

BRILLANT, *consterné.*

C'est qué jé n'étois pas content.

DORSAINVILLE.

Vous deviez deux cents francs à votre capitaine, lorsque vous êtes parti?

BRILLANT.

Il est sorcier cet homme! d'aillûrs, on ne sait ce qu'il est débénu: sans céla, je les lui aurois rendus; vous sentez vien. c'est une vagatelle: mais, est-cé qué vous abez le don dé débiner?

DORSAINVILLE.

Non, mais, toi-même me reconnois-tu, Brillant?

BRILLANT.

Jé mé donne au diavle.... votre nom?

DORSAINVILLE.

Dorsainville.

BRILLANT.

Quoi? vous êtés mon capitaine?

DORSAINVILLE.

Justement.

BRILLANT.

Jé bous démandé vien pardon.

DORSAINVILLE.

Je veux mon argent.

BRILLANT.

Jé né lé pûx pas pour lé moment.

DORSAINVILE.

Il ne falloit donc pas faire l'insolent.

BRILLANT.

Jé bous démandé gracé, j'avois de l'humûr; lé costumé m'a trompé.

DORSAINVILLE.

Le moyen de ne pas se tromper, c'est de ne manquer à personne.

BRILLANT.

Oui, bous abez raison; jé suis dans mon tort. Tenez, jé n'ai que soixanté francs, c'est tout cé qué jé posséde, jé bais bous lé donner.

DORSAINVILLE.

Ta probité me satisfait. Je t'abandonne tout, ainsi quittance.

BRILLANT.

Quittance! c'est superve.

DORSAINVILLE.

Si tu avois été ingrat, j'aurois tout exigé. Tiens, voilà de l'argent, tâche de m'avoir à l'instant un habit d'uniforme.

BRILLANT.

Où trouber céla?... ah! j'ai votre affaire, j'ai acheté la défroqué d'un officier.

DORSAINVILLE.

Vas le chercher et la bourse est à toi. Surtout, garde-moi le secret.

BRILLANT.

Jé vous lé jure, foi de gascon. *(Il ramasse par terre le porte-feuille que Rochemont a laissé tomber.)* Mais à qui cé porté-feuille, est-cé à vous, monsiù?

DORSAINVILLE, *lisant sur la couverture du porte-feuille.*

« J'appartiens à M. de Rochemont, clerc de procureur » à Fréjus » La découverte est bonne; j'aurois parié que ce jeune homme n'étoit pas officier.

BRILLANT.

Quand il s'agit dé l'honnûr, l'épée d'un militaire ne tient pas dans lé fourreau. donnez-moi lé porte-feuille, jé lui

ferai payer cher les frais de la procédure. *(Il reprend le porte-feuille.)* Jé vous salue dé tout mon cûr... *(Il sort.)*

SCENE XIV.

DORSAINVILLE, *seul.*

Enfin, je vais quitter ce costume, quel heureux coup du sort! en un seul jour, je retrouve mon frère, mon épouse, mes enfans... Julie, adorable Julie, je fus l'auteur de tous tes maux, et je serai celui de ton bonheur, le témoin de tes vertus. A quoi l'avois-je réduite? aveuglée par le désespoir... ah! son tombeau auroit été le mien. Scène cruelle, cesse de me tourmenter. C'est par le nœud de l'hymen, qu'il faut réparer les égaremens de l'amour. La nature et la vertu vont enfin triompher.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

BRILLANT, MARGUERITE,

BRILLANT.

Oui, mon adoravle, cet argent est à moi.

MARGUERITE.

Pourquoi vous l'a-t-on donné ?

BRILLANT.

Comme récompense dé mon mérite.

MARGUERITE.

Mais encore ?

BRILLANT.

Il y a un secret qué jé né pûx pas bous dire.

MARGUERITE.

Vous me rendrez mes soixante francs, maintenant.

BRILLANT.

Tenez, ma velle, boilà la vourse entière, car j'espère que vientôt nos pétits trésors n'en feront qu'un.

MARGUERITE, *prenant la bourse.*

Nous verrons ça.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, DORSAINVILLE, *habillé en officier*, DORSAINVILLE, *jeune*.

MARGUERITE, *à Dorsainville*.

Monsieur, veuez-vous demeurer ici ?

DORSAINVILLE.

Oui, mademoiselle.

MARGUERITE.

Nous vous recevrons avec plaisir. Vous nous faites beaucoup d'honneur; comptez sur mes soins, sur mon zèle.

DORSAINVILLE.

Je le crois, vous êtes si honnête !

MARGUERITE, *à part*.

Il y a du plaisir avec de jolis cavaliers comme ça, et non pas avec ces vilains capucins... *(Haut.)* Votre très-humble, monsieur. *(Elle sort.)*

SCENE III.

LES FRÈRES DORSAINVILLE, BRILLANT, *à l'écart*.

Voyons, mon frère, achevons notre conversation. Il faut satisfaire au plus pressé; tu as des créanciers, il faut les payer.

DORSAINVILLE, *jeune*.

Je n'en ai plus les moyens.

DORSAINVILLE.

Ton patrimoine est dissipé. le mien est-il intact ?

DORSAINVILLE, *jeune*.

Il est intact; vous pouvez compter sur cinquante mille livres de rentes.

DORSAINVILLE.

Tu ne souffriras plus, puisque je suis riche.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, AUGUSTIN, CHARLOTTE,

CHARLOTTE.

Hé bien! où donc est-il ?

AUGUSTIN.

Il n'y est plus !

CHARLOTTE, *regardant Dorsainville*.

Je crois voir...

AUGUSTIN.

Oh ! oui, c'est lui.

CHARLOTTE.

Je n'ose pas le dire...

AUGUSTIN.

C'est votre père, c'est l'officier du portrait.

CHARLOTTE.

Oui, nous en sommes sûrs; la nature ne ment jamais. *(Ils se jettent dans les bras de Dorsainville.)*

DORSAINVILLE.

Oui, mes enfans, embrassez votre père, et pardonnez-lui vos malheurs.

SCENE V.

LES PÉCÉDENS, ROCHEMONT, un OFFICIER de Maréchaussée, GARDES.

ROCHEMONT.

Oui, c'est ici, mais je ne le vois pas. Où donc est l'homme ?

L'OFFICIER.

Il y a, dit-on, ici, un capucin déguisé, qui insulte les voyageurs et se bat avec eux.

DORSAINVILLE.

Le voici: Je suis le capucin que vous cherchez.

L'OFFICIER.

Encore un déguisement! Qu'on l'arrète.

DORSAINVILLE, *tirant son épée.*

Arrêtez, c'est mon frère.

BRILLANT, *tirant son sabre.*

C'est mon vienfaitúr, jé lui fais uné muraillè dé mon corps.

DORAINVILLE.

Si je suis criminel, je dois-être puni, Si je suis innocent, laissez-moi me justifier.

BRILLANT.

C'est ça; la justification !

L'OFFICIER, *à Dorsainville jeune et à Brillant.*

Messieurs, il ne vous sied pas d'essayer la force. Ici peut-être devrois-je user des moyens qu'autorise la loi à votre égard. *(à Dorsainville.)* En vous tout est suspect, ce double déguisement ne parle pas en votre faveur !

DORSAINVILLE.

Dans un instant, on verra que mon accusateur est le seul coupable.

L'OFFICIER.

Avez-vous des témoins?

DORSAINVILLE.

Voici mes preuves, examinez ces papiers (*Il lui remet son porte-feuille.*) et vous verrez si je suis en regle.

ROCHEMONT, *à part.*

Me serois-je trompé ?

DORSAINVILLE, *à Rochemont.*

Jeune homme, après m'avoir insulté, après m'avoir contraint à vous désarmer, vous avez été me dénoncer, cela n'est pas généreux.

DORSAINVILLE, *jeune.*

Vous mériteriez....

ROCHEMONT.

Point de colère.

BRILLANT.

Patiencé, chacun aura son tour.

L'OFFICIER, *remettant à Dorsainville son porte-feuille.*

Je suis suffisamment instruit. Vous sortez des prisons de l'inquisition, vous avez dû bien souffrir! *(à Rochemont.)* Vous, monsieur, votre accusation est une calomnie, et je rougis de l'avoir écoutée. Quand on a l'audace d'offenser, on ne doit pas avoir celle de venir calomnier.

BRILLANT, *présentant le porte-feuille de Rochemont.*

Mainténant qué lé porté-feuille dé mon capitaine est bérifié; boyons un peu, si celui-ci est aussi en réglé qué lé sien.

ROCHEMONT, *bas à Brillànt.*

Dis que tu t'és trompé, je te récompenserai.

BRILLANT.

Oh! non : il est tems qué tous les intrigans soient punis.

L'OFFICIER, *après avoir parcouru les papiers.*

Monsieur de Rochemont, clerc de procureur... vous êtes justement l'homme que nous cherchons.

ROCHEMONT, *balbutiant.*

Vous vous trompez, je suis officier.........

L'OFFICIER.

Comment est-il possible que vous vous couvriez d'un uniforme respectable, pour commettre de telles basseses ?

ROCHEMONT.

Des bassesses !

L'OFFICIER.

Mille louis volés à monsieur votre père, des dettes considérables à payer.... et permettez-moi de taire le reste.... *(aux gardes.)* conduisez-le chez son père *(à Rochemont.)* remettez-moi votre épée.

BRILLANT.

Oh ! elle n'est pas quérelleuse, ellé n'a jamais fait dé mal à personne. L'havit, comme on dit, né fait pas lé moine. Allons ! conduisez lé chez-lé papa.

ROCHEMONT, *à Dorsainville jeune.*

Tu te souviendras que nous avons un petit compte à régler.

DORSAINVILLE *jeune, froidement.*

Nous en avons deux.

L'OFFICIER.

Messieurs Dorsainville et Brillant ont été un peu vifs dans cette affaire ; mais n'en parlons plus. Quant à vous, monsieur, *(à Dorsainville aîné.)* ne m'en voulez pas. J'ai été autrefois l'ami de votre famille, et j'espère que vous voudrez bien me croire le vôtre.

DORSAINVILLE.

Je me féliciterai toujours d'être l'ami d'un brave homme tel que vous.

(Les gardes emmenent Rochemont.)

SCENE VI.

DORSAINVILLE, DORSAINVILLE *jeune*, BRILLANT, L'OFFICIER, JULIE, AUGUSTIN, CHARLOTTE, MARGUERITE.

JULIE.

Oh ! messieurs, n'emmenez pas ce pauvre capucin.

AUGUSTIN.

Il n'y est plus. Voilà papa. (*Julie s'évanouit.*)

JULIE.

Dorsainville ! est-ce bien vous que je vois ?

DORSAINVILLE.

C'est un amant sincère qui vient se jeter à vos pieds ; ne le renvoyez pas. Si je fus égaré, mon repentir est cruel.

JULIE.

Dorsainville !

DORSAINVILLE.

Si tu n'es plus amante, sois mère ; donne un père à tes enfans. Oublie les erreurs de l'amour, et n'écoute que la nature.

LES ENFANS *embrassant leur mère.*

Grace, ma chère maman, grace.

JULIE.

Vous me demandez la grace de votre père.... Je vous l'accorde. tiens, je te rends tes enfans.

DORSAINVILLE.

Et mon épouse?

JULIE.

Nous sommes inséparables.

DORSAINVILLE.

Nous serons heureux. Ma fortune est à toi; qu'elle soit la récompense du mérite et de la vertu.

JULIE.

L'amour nous réunit, je t'ai conservé tes enfans; sois leur tendre père; et si tu pouvois encore t'égarer, souviens-toi de la pauvre Julie et des malheurs de l'inconstance.

DORSAINVILLE, *à ses enfans.*

Embrassez mon frère, connoissez votre oncle; ayez pour lui le même respect, la même amitié que pour moi.

BRILLANT.

Ah! cé monsieur est lé fréré, jé né sabois pas tout.

JULIE.

Marguerite, je vous laisse cet hôtel, il vous appartient; mais ne changez rien à la règle, que l'indigent y soit toujours bien reçu.

MARGUERITE.

J'accepte avec reconnoissance. J'ai eu bien des torts envers monsieur!

DORSAINVILLE.

Je n'ai pas de rancune.

BRILLANT.

Madémoisellé Marguerite, voilà lé moment dé faire un hûreux dé plus. Marions-nous.

JULIE.

Si Marguerite y consent, je favoriserai cette union.

MARGUERITE.

Soit, j'y consens.... Mais serez vous fidèle?

BRILLANT.

A qui lé dites bous? A qui lé dites bous? Touchez-là, c'est une affaire arrangée.

DORSAINVILLE.

Oh! mon amie! oh! mes chers enfans! les erreurs de la jeunesse ont causé vos malheurs; ils sont effacés pour jamais. Dans le sein d'une famille chérie, je ne m'occuperai que de son bonheur. Ah! s'il est cruel de faire des fautes, il est bien doux de les réparer.

FIN.